

Rue de Rivoli

par Catherine Legeay

C'était un jour frais mais lumineux de septembre, à son retour de vacances. Bertrand était content : il allait pouvoir retourner au Jardin des Tuileries, flâner à la petite heure matinale, à l'ouverture des grilles par des employés municipaux placides, suivis plus tard de balayeurs sombres penchés sur leurs chariots. S'étendre sur un banc dès que le soleil en aurait séché la rosée. Ouvrir l'œil et le cœur sur de jolies silhouettes ou des visages aperçus au-dessus de la ligne d'un banc : un jeu innocent, de la bienveillance innocemment donnée à de silencieuses figures, qui enchantaient ces parcours matinaux. Et puis réfléchir sans que ses réflexions le poussent à l'action : la promenade les retardait jusqu'au moment où il serait rentré à son bureau et aurait retrouvé ses écrans de travail.

Ensuite il allait saluer les statues, et se placer dans la perspective Est pour voir les jeux de lumière sur la pyramide Pei. Ce serait splendide ce matin : de la roseur sur les vitres, mise en valeur par le cloisonné sombre, et cette pointe parfaite où se rejoignaient triomphalement les parois. Il s'avança vers l'allée centrale, regrettant que son banc favori fût occupé par une jeune liseuse. Un visage frais au regard appliqué, tendu au-dessus d'un livre ouvert. Une robe d'été légère, à l'imprimé fleuri de roses anciennes, sur des jambes croisées, donnait à sa silhouette une touchante élégance. Bertrand ne put s'empêcher de se retourner sur elle après l'avoir dépassée. Puis il sentit dans son dos la réplique.

Dans le jardin commençait l'agitation de collégiens, étudiants, vieillards avec leur poussette de marché, habitants passant d'une rive à l'autre, touristes conseillés par leur guide de profiter de l'heure matinale, vagabonds hirsutes remballant leur sommaire couchage à l'approche des balayeurs. Bertrand se demanda s'il était bien prudent pour une charmante jeune fille peut-être étrangère de lire placidement sur un banc au milieu de cette faune. Sans doute attendait-elle quelqu'un. Mais si ce n'était pas le cas, il l'aurait à l'œil afin de la défendre, en Parisien aguerri.

Bertrand n'était pas un séducteur : il n'alignait pas comme certains de ses collègues de travail ou anciens camarades de classe une succession de conquêtes. Il séduisait sans le vouloir, par son absence même d'esprit de conquête. « Toi, tu es attendrissant », lui avait dit la dernière, cette Sonia si dynamique qui l'avait trouvé nonchalant, pas assez créatif dans l'élaboration des projets communs, et surtout des loisirs. Flâner dans un musée confidentiel, prendre le RER pour assister à la visite guidée d'un vieux pan de forteresse, à peine visible dans une zone désormais industrielle, ouvrir des livres au hasard dans une bibliothèque choisie et s'y assoupir béatement dans l'après-midi, n'avait semblé intéresser aucune des jeunes femmes qu'il avait fréquentées.

Une journée de travail, dans une pièce, devant son écran et dans les écrans des autres, devait bien plutôt se commencer par un moment de grâce, et celui-là en était un. Il pouvait suffire d'avoir croisé sans conséquence aucune un bel objet, une belle personne, au milieu d'un cadre soigné où, par les arbres et les fleurs, la nature avait tous ses droits. Et le quotidien repartait, avec cet horizon toujours lointain de la beauté ou de la bonté du monde.

Bertrand s'approcha de la perspective de la pyramide. Le géomètre qu'il était tentait toujours de recalculer les proportions parfaites, l'esthétique austère, cette alliance réussie de la technique complexe et de la forme humble. Il butait avec bonheur sur le génie d'un autre dont il ne parvenait pas à suivre les méandres et dont il ne pouvait que contempler la supériorité. Même le soleil s'inclinait.

Capté par ses pensées, il sentit toutefois une présence proche de lui : la jeune femme au livre se tenait à côté, son sac à dos au sol. Elle s'était postée là, à un mètre de lui, dans la même perspective de la pyramide offrant sa pointe de diamant entre les arbres, invitant à hausser le regard vers le ciel bien au-dessus des bâtiments du palais. Et s'il ramenait son propre regard au sol, il pouvait voir deux chaussures de toile blanche et deux chevilles élégamment frôlées par le bas de la robe à fleurs. Mais il y avait aussi à sa droite des chaussures de sport, et un gazouillis émanant de touristes asiatiques émerveillés. C'est vers lui que se tourna toutefois la jeune femme, acquiesçant d'un sourire lorsqu'il lui céda sa place et qu'elle put voir la bonne perspective vantée par le guide qu'elle avait en main.

Bertrand avait connu une fois dans sa vie un coup de foudre pour une inconnue, lors d'un mariage de sa sœur, et longtemps soupçonné que cette dernière y était pour quelque chose. Mais non, elle avait bien pensé présenter telle ou telle de ses amies à son frère, mais l'élue n'était pas dans sa liste. De cette relation qui avait peu duré, Bertrand se souvenait de cette ivresse des commencements qui valent pour eux-mêmes, qui aimantent le cœur et toutes ses forces et mobilisent l'enthousiasme sur le présent, même si l'avenir se dérobe heure après heure. Il se rappelait l'horizon qui avance et aime l'esprit, et la découverte d'une strate nouvelle de vie intérieure à laquelle aucun paradis artificiel, il en était sûr, ne pouvait donner accès.

Et cette fois était la deuxième. Dans l'écrin précieux du site royal, leurs consciences se percutèrent doucement. Elle ne prit pas de photo, contrairement aux couples asiatiques qui les avaient désormais rejoints. Couronnant cette jolie silhouette, une tête probablement bien faite était capable de contemplation. Bertrand se sentit frappé comme par un choc venu du sol qui se répercutait des pieds à la tête, une vague légère mais irrésistible, un mouvement du cœur qui affectait le corps entier en tressaillements délicieux.

Puis elle s'approcha de Bertrand et lui désigna une page de son guide en portugais où figurait la pyramide.

Elle pointa du doigt quelques lignes où figuraient deux noms : la librairie Galignani et le salon de thé Angelina. Bertrand s'efforça de ne pas la regarder en face, sûr que la vision du visage qu'il imaginait charmant, allait finir de le mettre en amour, béat et vaincu. Il se tourna vers la rue de Rivoli et l'indiqua du bras à la jeune fille l'enfilade de lanternons, le long des arcades. Il aurait pu en rester là, rentrer préparer sa réunion... mais le regard doux semblait l'inviter à l'accompagner jusque-là, et il ressentit cette prétention chevaleresque comme ridicule autant que nécessaire.

À cet instant un chemineau s'éloignant du jardin avec son sac de couchage crasseux sur les épaules sembla l'interpeller, d'un geste ambigu accompagné d'une vocifération qui, elle, ne l'était pas. Bertrand lui attrapa le bras pour lui faire traverser la rue et l'éloigner du personnage peu stable sur ses jambes.

– *Obrigada, Senhor...*

Pouvait-il l'inviter à prendre un café ? Il se rappela sa tenue molle de promeneur du matin, ses chaussures de sport devenues grises, alors que les marches au velours cramoisi des bons établissements de la rue de Rivoli appelaient des cuirs patinés ou vernis, et il envia un homme de son âge qui s'avavançait vers les Tuileries en costume de lin froissé et chaussures de toile d'un blanc immaculé.

Bertrand chassa ces pensées inopportunes et lui désigna une lanterne imposante, sur le premier étage des arcades. Dès le premier café au coin de la place des Pyramides, elle dégagea doucement son bras. Bertrand le lui reprit pour lui faire éviter, dans le passage étroit, les jambes d'un dormeur émergeant d'une couverture sale, cerné de restes de nourriture et de gobelets de carton vides. Elle eut un mouvement de recul qui amena son buste au ras de la main ferme qui insistait pour la guider. Elle lui envoya au visage un beau sourire un peu crispé. « *Obrigada...* ».

– Comment t'appelles-tu ?

– Amelia.

– Moi, c'est Bertrand ...

Bertrand voulait atteindre l'hôtel Saint James, où il avait eu par le passé des « petits déjeuners de travail », et où il était retourné avec une conquête pour s'avachir avec élégance dans des fauteuils profonds et confortables, adaptés à des conversations entre futurs ou anciens amants, entre espions ou entre vieux messieurs revenus de tout, devant un café choisi dans une carte de crus, une orange pressée rutilante dans un verre de cristal, ou un thé embrumant la tasse de porcelaine d'une nuée odorante.

Las ! comment vanter à une jeune étrangère curieuse du Paris mythique l'établissement tel qu'il se montrait désormais ? De sa splendeur passée, ne subsistait qu'un portail monumental condamné derrière une affiche de travaux et une enseigne à l'or terni gravée sur marbre rose. Dans l'encoignure était blotti un corps enveloppé de guenilles d'où dépassait une tête hurlupée qui bougeait en marmonnant.

Elle dut s'appuyer sur son bras pour éviter une torsion de cheville sur le sol : la mosaïque colorée, cassée par plaques, avait rendu le sol irrégulier. Dans ce contact qui devint rencontre épidermique, il sentit Amalia s'emparer de tout ce qu'il avait dans le cœur, à son corps défendant, et se laissa vaincre. Amalia recula pour avoir la perspective du portail, jauger ses dimensions, s'attarder, non sur les inscriptions illisibles tracées à la bombe de peinture qui le défiguraient, mais sur l'antique lacies de fer forgé qui protégeait les parties vitrées. Bertrand lui indiqua de lever les yeux encore plus haut, pour apercevoir une lanterne sous la voûte. Le portail suivant, tout en bois, retint aussi son attention, mais elle en avait profité pour se détacher de lui et avança sa chaussure de toile blanche sur une mosaïque de sol et demanda :

– « La pipe de Paris ? » lut-elle avec curiosité.

L'enseigne était cassée elle aussi sur ses bords vers la rue, et recouverte en partie par une carriole à glaces. Sous les roues nickelées et le chariot blanc surmonté de petits dômes de glace à la fraise rose vif, à la pistache vert jade, au chocolat rayé de blanc, on ne devinait que

des lignes irrégulières entre des carreaux aux couleurs affadies, en plaques zébrées de ciment mis à nu.

– *Very old?*

– Oui. La pipe, c'est pour fumer.

La boutique était d'ailleurs demeurée un tabac avec sa vitrine à cigares. La vitrine suivante, qui avait été une cristallerie, exposait toujours des « articles de Paris » en verre et cristal bon marché sur une petite partie de son étal, l'autre étant dévolue à des colifichets encore meilleur marché, destinés aux touristes. Amelia s'approcha, semblant trouver la chose attrayante. Ce petit collier en perles de verre aurait joliment paré son cou de biche. Mais quelle verroterie ! Les colliers portés par les explorateurs du bout du monde qui allaient au XVIII^e siècle sous les Tropiques faire connaissance avec les « sauvages » avaient dû être bien mieux travaillés. Et cette boutique qui vendait des articles en soie, où se précipitait la grand-tante Nichtl de Strasbourg quand elle venait à Paris, avant d'offrir le thé à ses petits-neveux chez Angelina, n'exposait plus que des vêtements de luxe prétendument faits en France, dans un décor géométrique et blanc digne d'un sanatorium de luxe où évoluaient comme des fantômes des mannequins étiques. Bertrand se souvenait des couleurs assourdies qu'il apercevait par la fenêtre en celluloïd des boîtes de carton blanc glissées dans le grand sac à anses de chez Sulka : des beiges taupe, sable et kasha, et du gris tourterelle. C'était lui qui portait les achats de la tante Nichtl jusque chez Angelina.

Amelia tomba de nouveau en arrêt devant un portail monumental, à cause des chasse-moyeux de fonte dont l'arcade épousait fermement le mur. Il y avait eu dans le passé des voitures à chevaux aux lourdes roues entraînant des chocs dont il fallait protéger les murs, expliqua Bertrand. Il lui désigna l'enseigne de sol en mosaïque de l'hôtel Wagram, ce qui sembla la ravir, tandis qu'il y laissait, lui, l'empreinte du désir qu'il avait d'y entrer avec elle pour saisir le frémissement de ce jeune corps et être saisi par lui. Tout s'évanouit à l'approche d'Angelina, puisque c'était là qu'Amelia voulait aller.

Chez Angelina, il fallait faire la queue. Devant eux, des touristes américains s'inquiétaient de ce que le *parisian café* fût bien tenu par leur compatriote actrice de cinéma. Bertrand le leur démentit, rappelant qu'Angelina Rumpelmayer avait souhaité retrouver à Paris l'ambiance d'un café viennois, et que le résultat avait dépassé le modèle, selon lui. Les touristes s'inclinèrent devant tant de savoir et redoublèrent de zèle à patienter. Enfin Bertrand et Amelia purent se trouver installés face à face, moins proches qu'ils l'avaient été, côte à côte, épaule contre épaule, le long de la rue. Tandis qu'Amalia se replongeait dans son guide et y cochait une ligne, Bertrand observait le noble visage, le modelé du bras, et le galbe des seins. Que se dire quand les âmes ne peuvent pas se toucher, et les corps encore moins ? Il pensa à la questionner sur sa ville natale, sur ses probables études, sur son hébergement parisien.... et renonça : approcher une âme dans un anglais approximatif qui n'était la langue natale ni de l'un, ni de l'autre ? Déflorer l'instant suspendu au-dessus du thé ? ou laisser la jolie bouche scellée sur un sourire, les yeux mobiles et émerveillés par le décor, sans la distraire de sa contemplation des moulures et des lustres du plafond ?

Lorsque le serveur porta la commande de deux thés Earl Grey et d'un croissant dodu, Bertrand paya malgré les protestations d'Amelia, décidé à lui consacrer encore quelques

minutes, au-delà desquelles il deviendrait un dragueur insistant. Il ne voulait pas qu'elle eût à lui céder, ni à l'encourager, ni à le repousser.

Il avait du travail devant lui, en cette journée commencée de façon magnifique. Il lui désigna sur la droite la direction de la librairie Galignani et emporta dans sa fuite le moment sacré où il avait pensé entrer avec elle à l'hôtel Wagram, à l'hôtel Bristol, ou à l'hôtel Meurice.

– *Obrigada, Senhor Bertrand !*

Le moment, la pensée, l'abandon, s'en furent dans son cœur comme un trésor dont il contemplerait plus tard le couvercle scellé sur l'instant achevé auquel rien ne pourrait plus être ajouté, ni retranché, pour y voir poindre une courte et brûlante joie.

Publication : Novembre 2024